Journal de Roubaix

Quarante-neuvième année. — N° 2. Directeur-propriétaire : ALFRED REBOUX SAMEDI 2 JANVIER 1904 Dimanche 3 Janvier 1904

TARIF D'ABONNEMENTS
Roubaix-Tourcoing, le Nord et les Départements limitrophes { Trois mois..... 5 francs / Six mois..... 9 — / Un an..... 18 —
Les autres Départements et l'Etranger le port en sus.
Agence particulière à Paris, 26, rue Feydeau

5 Centimes

BUREAUX ET RÉDACTION :
ROUBAIX : 71, Grande-Rue ‡ TOURCOING : 5, rue Carnot
ÉDITION DU MATIN

5 Centimes

ABONNEMENTS & ANNONCES
A Roubaix..... Aux bureaux du journal, Grande-Rue, 71
A Tourcoing..... Aux bureaux du journal, rue Carnot, 5 ;
A Mouscron..... Chez M. Henri Leroux, rue de la Station ;
A Paris et à Bruxelles Dans les agences de publicité.
En vente à Paris dans toutes les Bibliothèques des gares et dans les principaux kiosques.

CHRONIQUE

LES ÉTRENNES DU MOBLOT

J'ai fait dans les mobiles la campagne de 1870. Vers la fin de décembre nous nous trouvions rassemblés autour du Mans. Chanzy, en vue d'une offensive vigoureuse pour essayer de débloquer Paris, s'efforçait de remettre un peu d'ordre dans son armée où la discipline laissait à désirer. Nous eûmes ainsi une ou deux semaines de repos à peine troublées par quelques engagements avec les petits corps que l'ennemi lançait en avant avec beaucoup d'audace, dans le but évident de percer les intentions de notre général en chef.

Le 31 décembre, notre division recevait l'ordre de reprendre le mouvement sur Vendôme fortement occupée par les Prussiens. Nous marchions sur deux colonnes. Il faisait un froid de 10 à 12 degrés; on glissait sur la neige durcie par la gelée et, malgré notre bonne volonté, nous n'allions pas vite. Aux environs de midi, la colonne de droite, dont faisait partie mon bataillon, rencontre enfin les casques à pointe postés avec du canon aux abords d'un château, sur une éminence. On se déploie rapidement et on les déloge sans trop de peine. Après cette affaire où nous perdîmes quelques hommes, ma compagnie se trouva désignée pour couvrir les derrières de la colonne qui, excitée par ce premier succès, refoulait vigoureusement l'ennemi dans la direction du Loir.

Le mouchoir autour de la tête pour garantir nos oreilles contre la bise qui, par moments, nous cinglait la figure de quelques flocons de neige, nous continuons notre marche par des chemins défoncés, couverts de verglas, à travers une plaine dénudée et triste, bosselée, çà et là, par des collines basses enveloppées de brume.

J'avais auprès de moi un camarade Louis Gential. Petit, maigre, l'allure décidée, prompt à l'enthousiasme, très accessible aussi au découragement quand il n'était plus tenu en haleine par l'imminence du danger. Mais il fallait le voir courir, la baïonnette en avant, sur les Prussiens. Ah! je vous réponds qu'alors il n'avait pas froid aux yeux.

Nous étions une paire d'amis. Ce jour-là une toux rauque le secouait affreusement et il faisait des efforts désespérés pour nous suivre. Notre lieutenant qui le tenait en estime en raison de sa bravoure, ému de son air d'accablement et de souffrance, me prit à part : — « Il ne faut pas laisser ce pauvre diable en arrière, donnez-lui donc, si vous le pouvez, un coup d'épaule. » Je rejoins Gential et je lui dis : — « Fais-moi passer ton flingot et appuie-toi sur moi. »

Dix minutes n'étaient pas écoulées que, malgré tout, nous étions déjà à plus de cent mètres en arrière des camarades. A un tournant, brusquement, les derniers rangs disparaissent. La nuit venait. Nous n'avançions qu'avec une lenteur désespérante. Nous atteignons un bouquet de chênes jaunis, noircis par les gelées, au bord de la route; puis, Gential, qui tremblait de fièvre, prend un subit accès de désespoir : — «C'est inutile, je ne puis pas aller plus loin... laisse-moi, tâche de te tirer d'affaire et de rejoindre les autres. — Tu penses bien que je ne vais pas t'abandonner, fais encore un effort, nous rencontrerons bien une maison. » J'avais une dernière goutte d'eau-de-vie dans mon bidon, je la lui fais avaler. Mais impossible de l'arracher de l'arbre derrière lequel il s'abritait du vent. Que faire?

Tout-à-coup, sur notre droite, j'aperçois une lumière dans le lointain. Je pousse un cri de joie: — « Je vois une lumière, nous sommes sauvés!» Il me répond : — Ça m'est égal, laisse-moi claquer en paix!»

Brutalement, sans m'inquiéter de ses plaintes, je le saisis à la ceinture et, les yeux sur la lumière qui scintille dans la nuit, les forces décuplées, les nerfs tendus à se rompre, je l'entraîne. Nous butons à chaque pas contre des racines et des pierres invisibles. La sueur se plaque à mes épaules, coule de mon front et se glace sur mes joues. Une peur m'a envahi, une peur affolante, celle de voir disparaître l'étoile sur laquelle je me dirige et de rester perdu au milieu de cette plaine où le vent souffle en rafale. En somme, c'est cette peur qui m'a donné, je crois, l'énergie farouche de porter Gential, car je le portais, positivement. Combien de minutes ou d'heures a duré cette marche vertigineuse sur la neige? Je n'en sais rien. En un tel moment la notion du temps est abolie.

Des traces de roues, à peine marquées, m'indiquent que nous sommes à présent sur un chemin.

Cela redouble mes forces que je sentais faiblir. Et puis, il me semble que la lumière se rapproche, qu'elle grandit. J'encourage tout en marchant Gential : — Je te dis qu'il y a une maison là, tout près!» En effet, nous ne sommes plus qu'à quelques mètres d'une grande batisse, façon de gentilhommière, flanquée de deux pavillons et derrière laquelle s'étend l'ombre épaisse d'un parc. Un chien se met à aboyer. La vue de cette fenêtre qui allonge sa clarté sur la neige ranime un peu Gential. Je gravis les marches du perron et je donne un coup de crosse.

La porte s'ouvre au bout d'un moment, et une robuste servante paraît, levant sa lanterne, nous demandant d'une voix apeurée et rude ce que nous voulons à pareille heure. Elle nous prenait évidemment pour des maraudeurs.

Je l'implore: — « Par pitié, laissez-nous entrer... nous mourons de fatigue et de froid... mon camarade ne se tient plus debout. » Elle hésite, mais une voix, une grosse voix d'homme, s'écrie dans l'ombre de l'intérieur : « Des soldats!... entrez, mes amis, entrez! »

Nous nous engageons dans le large couloir, guidés par la servante qui a verrouillé avec soin la porte, et nous pénétrons dans une salle où flambe un grand feu. Oh! la délicieuse sensation et les bonnes figures de ces gens qui s'empressent autour de nous, qui nous débarrassent de nos sacs, qui nous font asseoir devant la cheminée. Tandis que ses parents nous interrogent, une jeune fille, une petite brune à la mine éveillée, vole vers la cuisine. Vivrais-je cent ans, je ne pourrais oublier cet accueil si cordial... Brisé par la fatigue et les émotions, j'ai à peine la force de remercier; quant à Gential, les mains tendues vers la flamme ses traits semblent se détendre, un peu de rose remonte à ses joues, et je l'entends qui murmure: Oh! que c'est bon!... que c'est bon!...

La maison est sens dessus dessous. Notre arrivée lamentable a mis tout le monde, maîtres et serviteurs, en émoi. On nous apporte du jambon, des pommes de terre, toutes sortes de victuailles, et, assis maintenant devant la table encombrée de plats et d'assiettes, nous jouons tous les deux des mâchoires, car cet animale de Gential est tout à fait ressuscité et ne perd pas une bouchée. N'était sa toux qui se calme pourtant un peu sous l'influence de la chaleur, je ne pourrais croire que c'est lui que je tenais, il n'y a pas une heure, dans mes bras, inerte, prêt à rendre l'âme... Avec un sourire attendri qui illumine sa face honnête encadrée de favoris grisonnants, notre hôte, à chaque instant, remplit nos verres. — « Buvez, mes enfants, buvez ou les morceaux vont vous rester au gosier. » Nous n'avons pas besoin de la recommandation.

Il nous demande des renseignements sur la journée : — « Sûrement ça chauffait, dit-il, du côté de Vendôme, toute l'après-midi nous avons entendu le canon. Et quelle angoisse pour nous de ne pouvoir savoir si les nôtres avaient l'avantage... Vers trois heures, un peloton de uhlans, qui semblait égaré, a passé sur le chemin, sous nos fenêtres, mais sans s'arrêter. Cristi! si j'avais pu me douter du passage de ces vilains oiseaux, j'en aurais descendu un de bon cœur... Ah! l'année finit mal pour notre pays, mes pauvres amis, pour vous qui avez tant à souffrir des rigueurs de la saison, pour nous aussi, dont la maison, si elle n'est pas incendiée, sera peut-être demain pleine de Prussiens. Oui, triste fin d'année pour tout le monde. »

Sa femme, qui était sortie pour donner des ordres, rentrait à ce moment. Je la vois encore cette excellente personne dont on devinait la bonté à la douceur du regard et du sourire. — « Je viens de vous faire préparer des lits, vous pourrez ainsi vous reposer jusqu'au point du jour. Antoine, notre vieux domestique, qui connaît tous les chemins comme un ancien braconnier qu'il est, vous aidera à retrouver vos camarades. » Puis, se tournant vers sa fille, la petite brune dont les yeux, à plusieurs reprises, m'avaient paru se voiler de larmes : — Marguerite, mon enfant, après une journée d'émotions comme celle-ci, tu as besoin de repos... »

A ce nom de Marguerite mon cœur chavire; une détente brusque se produit en moi, je laisse échapper un sanglot.

— Excusez-moi, madame, j'ai une sœur, une pauvre orpheline, qui doit être bien triste ce soir en pensant à moi... Quand vous avez appelé Mademoiselle, j'ai cru la voir apparaître, car elle lui ressemble un peu et porte le même nom.

Alors, par une de ces inspirations sublimes comme seul le cœur d'une femme peut en trouver en pareille circonstance, elle prit sa fille par la main et la conduisit devant moi.

— Puisqu'elle se nomme Marguerite comme votre sœur, embrassez-la... ce seront vos étrennes!

Mes lèvres effleurèrent le front de la jeune fille, toute frémissante de la joie soudaine qu'elle sentait palpiter en moi. Et, comme les ramiers que nous avions vu parfois passer dans la brume, au-dessus de nos têtes, allant vers Paris et emportant sur leur aile légère la pensée et les espérances des absents, il me sembla que ce baiser donné à cette enfant pâle et tremblante s'envolait à travers l'espace, dans la nuit profonde et glacée, et allait se poser sur le front de ma sœur.

Oui, ce furent, en cette nuit du 31 décembre, mes étrennes de moblot, les plus belles étrennes, les plus douces à mon cœur, que j'aie jamais reçues! Cette minute-là — brève éclaircie dans un ciel d'orage — m'avait fait oublier toutes mes inquiétudes et toutes mes souffrances. Aujourd'hui encore, après trente ans, quand ma pensée se reporte à cette soirée, je sens, du fond de mon âme, monter un élan d'infinie gratitude vers cette jeune fille, vers ces braves gens que nous quittâmes quelques heures après sans avoir songé seulement à demander leur nom pour le bénir comme il le méritait.

Eugène DREVETON.

INFORMATIONS

La médaille d'honneur du travail

Paris, 31 décembre. — Par arrêté du 30 décembre, M. Georges Trouillot, ministre du Commerce, a accordé à 3.700 ouvriers ou employés la médaille d'honneur du travail. Cette proposition sera publiée au *Journal officiel* dans la première semaine de janvier.

France et Siam

Paris, 31 décembre. — Le dernier délai de prorogation pour la ratification du traité entre la France et le Siam expire aujourd'hui. Le traité est donc caduc et les deux pays se retrouvent l'un vis-à-vis de l'autre sous le régime de la convention de 1896.

Un prêtre diffamé

Le tribunal de Bar le Duc a condamné hier l'*Est de l'Verdun* et l'*Indépendance* de Bar le Duc pour diffamation envers un prêtre.

Une grève d'ouvriers de tramways — Un jugement

Le tribunal de commerce de Clermont-Ferrand a condamné les employés des tramways qui s'étaient mis en grève à payer à la compagnie une indemnité égale à leur salaire.

Le nouveau consistoire

Paris, 31 décembre. — La *Liberté* publie la dépêche suivante de Rome :

« A la suite de l'accord qui va être conclu au sujet de la question du *nobis nominavit*, on assure que deux évêques français seront nommés dans le prochain consistoire.

» Les évêques d'Annecy et de Carcassonne, déjà nommés et préconisés, mais non encore installés, pourraient prendre possession de leur siège épiscopal.»

CHOSES ET AUTRES

Garden party.

— Vous avez un frère, n'est-ce pas, monsieur?

— Oui, madame!

— Un seul?

— Oui, madame!

— C'est étonnant, j'ai fait dernièrement la même question à mademoiselle votre sœur qui m'a répondu qu'elle en avait deux.

—×—

Le cri du cœur.

Un vieil oncle fait venir son neveu et lui dit:

— C'est entendu, mon cher enfant, tu auras tout mon bien; mais à la condition que, ma vie durant, tu me serviras une petite pension.

Et le neveu, avec enthousiasme.

— Oh! oui, mon cher oncle... aussi petite que tu voudras!..

ACTUALITÉ

— Alors, Monsieur le député?
— La situation est excellente. J'espère qu'avec la nouvelle loi sur l'instruction primaire, nous n'aurons pas à augmenter vos impôts de plus de 50 p. 100.

DES DEUX COTÉS DES ALPES

Missionnaires français et missionnaires italiens

Le *Temps*, peu suspect de cléricalisme, publie un article absolument remarquable et refutant les allégations dirigées par MM. Clémenceau et d'Aunay, sénateurs, contre la protection des Ecoles d'Orient.:

« On pourrait — nous l'avons fait déjà — opposer au sénateur de la Nièvre les rapports de nos représentants en Turquie, ceux notamment de M. Blanc, consul général à Smyrne, si peu suspect de tendresse pour les missions que la nouvelle de sa nomination provoqua, dans les milieux religieux, des inquiétudes et des protestations. Ces rapports, M. Delcassé les a lus à la tribune : ils rendent hommage aux missionnaires pour l'œuvre exclusivement française qu'ils accomplissent, et ils constatent la supériorité de leur organisation comme celle des résultats qu'ils obtiennent. Les collègues de M. Blanc sont d'accord avec lui. Et notre diplomatie, sur ce point, n'a jamais changé d'opinion.

» La Convention et le Directoire ont été fidèles, comme la monarchie, à la tradition du protectorat religieux et de la protection effective des missionnaires. Ni les précédents, ni les intérêts actuels ne justifieraient par conséquent l'abandon de cette tradition.

» Aujourd'hui comme hier, les missionnaires ont dix fois plus d'élèves que les laïques. Aujourd'hui, comme hier, leurs écoles coûtent dix fois moins cher que les laïques. Aujourd'hui comme hier, il est logique et il est juste de les protéger largement parce que, seuls, ils obtiennent de larges résultats. Voilà le fait. Et, le considérant, nous nous soucions fort peu, — est-il besoin de le dire ? — des intérêts confessionnels du catholicisme. Mais nous nous soucions beaucoup des intérêts de la France. Et ce sont là ceux que compromettraient MM. d'Aunay et Clémenceau si leur voix était écoutée.

« Regardons d'ailleurs hors de France, — quelque étrange que ce geste puisse paraître à des politiciens radicaux.

« Les dépêches de Rome nous apprennent que le gouvernement italien a introduit, cette année, dans le budget des cultes un crédit pour la préfecture apostolique de Massaouah et les missions catholiques de l'Erythrée. Cette information n'a pas frappé les adversaires des missionnaires. Nous prenons la liberté de la leur signaler, avec un bref rappel des précédents qui lui donnent tout son sens. Il y a quelques années, l'Italie ne subventionnait pas les missionnaires, et son budget des cultes ignorait radicalement le préfet apostolique de Massaouah.

« Chacune des étapes du *Risorgimento* avait été marquée par un regain d'anticléricalisme. Les couvents, fermés pour la plupart de 1860 à 1871, n'avaient pas rouvert depuis. Crispi, — comme M. Clemenceau, — trouvait illogique que l'Italie, unifiée malgré et contre le pape, comptât sur des moines pour prendre soin de ses intérêts extérieurs, et les missions étaient, à ses yeux, un instrument périmé. Soucieux, cependant, de sauvegarder l'influence italienne qui avait été en Orient considérable, il avait pensé, comme on pense aujourd'hui à l'extrême gauche, que des laïques remplaceraient avantageusement les religieux. Et il avait fondé des écoles laïques, qui, plusieurs années durant, fonctionnèrent tant bien que mal.

« En 1897 il y avait 52 de ces écoles instruisant 8,300 élèves, — ce pour une dépense budgétaire de 900,000 francs, alors qu'avec une subvention gouvernementale de 500,000 francs nos missionnaires apprennent le français à près de 100,000 enfants.

« L'Italie comprit — et se résigna. Elle sacrifia le principe et sauva les écoles. Elle subventionna les missionnaires. Elle favorisa, pour les missions, la formation d'ordres nouveaux, Salésiens et Sœurs d'Ivrée. Elle reconnut légalement l'Association de secours aux missions catholiques. Elle la fit activement soutenir par ses consuls : de nouveau ses écoles se remplirent d'élèves, et aujourd'hui c'est à son budget des cultes qu'elle inscrit des crédits de mission.

« Le contraste est curieux entre les deux peuples latins. L'anticlérical français veut avoir raison en dépit des faits. L'anticlérical italien compte avec eux. Le premier immole tout à son dogme. Le second élabore, au milieu de l'intérêt national, d'utiles combinaisons... Faut-il poursuivre le parallèle? Il n'ajouterait rien à la leçon de l'évènement. Ceux-là seuls la méconnaîtront qui sont résolus d'avance à n'être jamais convaincus.»

LA GRÈVE DE L'ALIMENTATION

Les arrestations de mercredi

UNE PROTESTATION

Paris, 31 décembre. — Les arrestations opérées hier ont causé une vive émotion à la Bourse du travail.

Le Comité fédéral de l'alimentation, dont M. Bousquet, l'un des «militants» arrêtés, est secrétaire général, s'est réuni dans l'après-midi et a rédigé une protestation dont nous détachons les passages suivants :

Si M. Combes et son complice, M. Lépine, espèrent ainsi étouffer la campagne contre le marchand d'esclaves, ils se trompent. Nous ne nous laisserons prendre ni aux promesses mielleuses de M. Combes, ni à l'arbitraire, renouvelé de l'Empire, des sous-ordres policiers qu'il inspire....

....Nous voulons la suppression des placeurs, et nous l'aurons!

Les hypocrisies gouvernementales, les mensonges policiers, les brutalités et l'arbitraire des soutenens de l'ordre capitaliste ne nous arrêteront pas dans notre marche en avant.

En arrêtant nos camarades, les pouvoirs publics ont cru décapiter le syndicat: ils se sont trompés! Il y a toujours un conseil syndical, et ses membres devraient-ils être arrêtés demain que d'autres camarades sont prêts à nous remplacer à ce poste de lutte.

En termes plus mesurés, la commission administrative, instituée par décret, proteste également contre l'arrestation de trois de ses membres, MM. Laporte, Beausoleil et Bousquet.

Elle a voté cet ordre du jour :

La Commission administrative, réunie en séance extraordinaire, proteste énergiquement contre l'arrestation arbitraire de trois de ses membres : les camarades Laporte, Beausoleil et Bousquet. Elle considère que ces incarcérations sont le résultat des calomnies déversées sur la Bourse du Travail, représentée comme un lieu de recel donnant asile à des rôdeurs et à des vagabonds. Cette assimilation de travailleurs en grève, usant d'un droit reconnu, à des malfaiteurs permet de justifier toutes les mesures liberticides. De tels procédés, à l'égard d'ouvriers défendant de justes et légitimes revendications, sont indignes d'un régime prétendu républicain.

La Commission administrative estime que ces arrestations constituent une véritable provocation. Elle réclame la mise en liberté de ses membres, ainsi que celle du camarade Linon, du Syndicat des boulangers, arrêté à la même occasion et pour le même motif.

Une délégation des ouvriers boulangers s'est présentée, hier, au ministère de la justice. Elle a réclamé la mise en liberté de MM. Bousquet, Laporte, Beausoleil et Linon, et n'a pas reçu de réponse.

DÉMISSION D'UN MAGISTRAT

Senlis, 31 décembre. — M. Soye, le procureur de la République de Senlis, qui a été envoyé en disgrâce à Amiens, et au sujet duquel M. Audiger questionnera M. Vallé, à la rentrée, a donné sa démission.

Il a écrit au garde des sceaux que « magistrat depuis vingt-trois ans, procureur de la République depuis quinze ans, il a conscience de n'avoir en aucune circonstance manqué à ses devoirs. »

M. Soye a été frappé pour avoir donné, dans un procès intenté au *Courrier de l'Oise*, journal de droite, des conclusions contraires aux prétentions de l'ancien député radical, M. Chopinet. C'est à la sortie même de l'audience que la disgrâce de M. Soye aurait été décidée entre l'avocat, M. Chopinet et quelques gros bonnets maçonniques.

LA CATASTROPHE DE CHICAGO

L'INCENDIE D'UN THÉATRE

600 morts

Les femmes et les enfants — Scènes d'horreur — Issues obstruées — Cadavres empilés — Les secours

Nous avons annoncé hier l'épouvantable catastrophe qui vient de plonger, dans le deuil, la ville de Chicago. Voici de nouveaux détails sur cette affreux événement:

Le magnifique théâtre Iroquois, qui avait été récemment construit sur les plans de l'Opéra-Comique de Paris, a été détruit par un incendie, au cours de la représentation, dans l'après-midi d'hier.

Les évaluations du nombre des morts varient entre 392 et 736, mais il est encore impossible de connaître l'étendue du désastre et de fixer le chiffre exact des victimes. A la dernière heure, on le porte à 637.

On jouait *Barbe-Bleue*, et il se trouvait dans la salle beaucoup d'enfant et des femmes. Le feu se déclara, croit-on, dans un réservoir de carbure de calcium pour l'éclairage à l'acétylène et gagna rapidement les décors. D'autres versions attribuent l'origine du feu à un court-circuit.

Le cri de : « Au feu ! » retentit, et les acteurs et actrices se mirent à courir éperdument à travers la scène, tandis que dans la salle se produisait une panique effroyable. La foule s'écrasa à toutes les issues.

En peu de temps, tout l'intérieur du théâtre fut en flammes, et d'épais nuages de fumée s'élevèrent au-dessus de l'édifice incendié.

Les pompiers accourus sauvèrent un grand nombre de spectateurs qu'ils recueillirent dans les galeries, où ils étaient parvenus à l'aide d'échelles de sauvetage.

Beaucoup de gens étaient évanouis, d'autres asphyxiés; la plupart étaient piétinés et écrasés.

Le chef de la brigade des pompiers s'est rendu en personne aux premières, où se trouvaient empilées de trois à cinq cents personnes. Le nombre des morts était plus considérable au pied des escaliers conduisant au dernier étage ; les cadavres se trouvaient les uns contre les autres, par files de douze de profondeur ; dans les galeries, les files étaient de cinq en profondeur.

A certains endroits, il y avait des tas de cadavres carbonisés d'une hauteur de 4 mètres.

Dans la salle, des cadavres étaient restés debout entre les files de fauteuils. Quelques-uns avaient été complètement carbonisés ; d'autres avaient succombé à la suffocation ; d'autres enfin, dans un accès de désespoir, avaient sauté dans l'orchestre, par-dessus la balustrade des galeries et y avaient trouvé la mort.

Parmi les victimes se trouvent un grand nombre de jeunes filles et d'enfants âgés de huit à douze ans. Les cadavres d'enfants étaient, en certains endroits, empilés par dizaines les uns sur les autres.

Les pompiers ont organisé un service de sauvetage par les balcons et ont enlevé un grand nombre de femmes qui vivaient encore, mais se trouvaient sans connaissance.

La plupart des artistes ont été sauvés. On ne signale parmi les victimes que quelques choristes.

La température au-dehors du théâtre était de 12 à 15 degrés au-dessous de zéro. Beaucoup de ceux qui ont été sauvés, ont souffert terriblement du froid.

Les spectateurs qui se trouvaient aux places de balcon ont été pris comme dans une souricière. Le courant des fuyards vers les portes était si considérable que les portes se sont fermées et qu'il a été impossible, malgré tous les efforts, de les rouvrir.

Une centaine de cadavres ont été transportés aux différentes morgues de la ville. Les hôpitaux furent aussi bien vite encombrés.

On a dû transformer en ambulances et dépôts mortuaires les magasins, les restaurants et une école avoisinants. Toutes sortes de véhicules furent réquisitionnés comme fourgons d'ambulances.

La panique paraît avoir fait beaucoup plus de victimes que le feu lui-même.

Les secours ont été aussi rapides que possible, mais le mal causé par la ruée effroyable de la foule affolée était irréparable.

Le théâtre pouvait contenir 1.744 personnes. Si les évaluations du chiffre des victimes, toujours exagérées dans le premier mouvement d'épouvante, étaient exactes, il aurait péri un spectateur sur trois.

Ce serait le record des grands incendies de théâtre dans les vingt-cinq dernières années, où on en a compté sept : en 1876, le théâtre de Brooklyn, nombre de victimes, 400 ; 1880, Nice, 65 victimes ; 1881, Ring Theater à Vienne, 600 victimes ; 1883, Smolensk, 380 victimes ; 1887, Opéra-Comique, Paris, 131 victimes ; 1887, Théâtre d'Exeter, en Angleterre, 127 victimes ; 1888, Théâtre Baquet, à Oporto, 80 victimes.

Le chiffre des morts — La cause du sinistre Horribles détails

Chicago, 31 décembre. — Le chiffre officiel des morts, dans l'incendie du théâtre Iroquois, est de 600, y compris 55 disparus. La plupart sont des femmes et des enfants. Tous les acteurs ont pu s'échapper.

On ignore la cause exacte du sinistre, mais, d'après la direction du théâtre, le feu aurait été provoqué par l'explosion d'un générateur à gaz acétylène.

Lorsque les flammes apparurent sur la scène, on s'empressa d'abaisser le rideau d'amiante, mais celui-ci s'arrêta à mi-chemin, formant avec les postes d'entrée de l'édifice un appel d'air qui vint activer les flammes; immédiatement après, les réservoirs à gaz firent explosion, soulevant complètement la toiture.

Un grand nombre de personnes furent asphyxiées par les émanations du gaz.

Détail particulièrement affreux : les visages d'un grand nombre de victimes, piétinées par les personnes qui venaient derrière elles, avaient presque complètement disparu. On a retrouvé le cadavre d'un homme littéralement déchiqueté et décapité.

Une des spectatrices, qui occupait une loge, a déclaré que très peu d'hommes se trouvaient dans la salle, mais qu'elle en a vu plusieurs renverser les femmes et les enfants pour se frayer un passage; le balcon présentait le spectacle inouï d'une masse humaine que la mort aurait surprise au milieu d'un sauvage corps à corps.

L'ANNÉE 1904

DATES DES FÊTES

Les Saisons — Les Marées — Le Soleil, la Lune et les Étoiles

Au moment où s'ouvre la nouvelle année, voyons un peu ce qu'elle nous réserve. Nous n'entendons point pronostiquer les événements heureux ou malheureux. Faisons connaissance, simplement, avec les particularités du calendrier et les phénomènes astronomiques de 1904. Car l'astronomie est la base du calendrier et les curiosités et spectacles célestes ont toujours leurs admirateurs. Ceux-là ne seront déçus dans leur attente que par le mauvais temps s'il continue ; c'est malheureusement une des choses qu'il est le plus impossible de prévoir, et ce serait sans doute le plus utile ! Faute de mieux, rabattons-nous sur ce que nous savons avec certitude.

L'année 1904 est bissextile. Février aura donc 29 jours, ce qui n'était pas arrivé depuis huit ans.

Pour continuer avec le calendrier, le 1er janvier étant un vendredi, le mardi gras tombe le 16 février, Pâques le 3 avril, l'Ascension le 12 mai, la Pentecôte, le 22 mai ; la Fête nationale est un jeudi. Le 15 août étant un lundi, procurera deux jours de congé consécutifs; la Toussaint tombe un mardi, mais Noël et le prochain Jour de l'An (1905) arrivant un dimanche, feront perdre une journée aux amateurs de congés.

Il n'y aura qu'un seul vendredi 13, en mai.

—×—

Aux saisons maintenant. Leur commencement est déterminé par le passage de la terre à certaines positions, dans sa course annuelle autour du soleil. Mais notre pauvre globe est toujours troublé légèrement dans sa marche et ne peut jamais être à l'heure; tantôt il avance, tantôt il retarde sur les dates des années précédentes. Cette année, les saisons commenceront ainsi :

Le printemps, le 21 mars, à 1 heure 8 du matin.;

L'été, le 21 juin, à 9 heures du soir.

L'automne, le 23 septembre, à 11 heures 49 du matin;

L'hiver, le 22 décembre, à 6 heures 23 du matin.

Pour en finir avec la terre, notons les principales marées. Causées par l'attraction du soleil et de la lune sur la masse des océans, elles sont les plus fortes au moment des pleines et surtout des nouvelles lunes, aux époques des équinoxes de printemps et d'automne. On trouvera ci-après celles qui se distingueront particulièrement cette année :

P. L. le 1er février à 4 h. 42 m.,	coefficient	1.13
N. L. le 2 mars à 2 h. 57 m.	—	1.15
P. L. le 31 mars à 0 h. 53 s.	—	1.14
N. L. le 11 août à 1 h. 7 s.	—	1.11
P. L. le 9 sept. à 8 h. 52 s.	—	1.17
N. L. le 9 octob. à 5 h. 34 m.	—	1.16

Le coefficient est le chiffre par lequel il faut multiplier l'unité de hauteur des ports pour avoir la quantité dont la haute mer s'élèvera au-dessus de son niveau moyen.

Cette haute mer, sur nos côtes françaises, est en moyenne de 36 heures en retard sur la position des astres qui la déterminent.

Les marées des 3 mars, 11 septembre et 10 octobre seront exceptionnellement fortes, presque le *maximum possible*. Elles seront tout à fait remarquables, de même que le mascaret, qui se produit à ces mêmes époques.

—×—

Passons au ciel : parlons du soleil d'abord. Il subira deux éclipses qui ne nous intéressent guère, puisque aucune des deux ne sera visible en France.

La première, le 17 mars, sera *annulaire* et visible dans l'Océan Indien, les îles de la Sonde et le sud de la Cochinchine. L'autre, *totale*, aura lieu le 9 septembre et notera d'ombre une partie de l'Océan Pacifique ; aucune terre importante n'en bénéficiera sérieusement, sauf une partie de la côte Ouest de l'Amérique du Sud.

Quant aux phénomènes, tâches, etc., tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il est probable qu'il y en aura encore de nombreux et d'importants, et que ceux qui ont affecté le soleil cette année, et ont eu leur répercussion sur notre système télégraphique, pourront bien se représenter. En effet, l'activité solaire s'est rapidement et violemment réveillée et battra son plein, sans doute, en 1904.

Désireuse de ne point attirer les regards, la chaste lune suivra son cours paisiblement, sans se faire remarquer par aucune éclipse.

—×—

Quant aux planètes du système solaire, nos sœurs, elles pourront être admirées aux époques suivantes :

Mercure sera visible le soir, dans les lueurs du couchant, au commencement de janvier, dans la seconde moitié d'avril, de même en août et vers le milieu de décembre ; au contraire, il se montrera le matin, dans l'aurore, vers le milieu de février, au commencement de juin et d'octobre.

Vénus, l'étincelante Etoile du Berger, la plus semblable à nous de toutes les planètes comme dimensions, sera étoile du matin pendant la première moitié de l'année. Le 8 juillet, elle passera derrière le soleil et recommencera à remonter le soir ; mais ce n'est qu'à partir de novembre qu'elle se laissera bien contempler à nouveau.

Mars est loin de nous, de l'autre côté du soleil. Aussi mal placé que possible pendant la plus grande partie de l'année, on ne pourra l'apercevoir que vers le mois de décembre, le matin. C'est en 1905 que nous le retrouverons.

Jupiter, l'immense planète, 1.270 fois grosse comme la terre, planera merveilleusement dans nos belles soirées d'automne. Avec sa puissante lumière,